

VILMA FUENTES

# Les Greffiers du diable

roman traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Claude Fell

*ACTES SUD*

Première partie

UN HOMME SANS NOSTALGIE

## DÉCIDE-TOI, MANUEL : LE PISTOLET OU MOI

Des années plus tôt, quand Manuel avait reçu le pistolet des mains du vendeur, il avait éprouvé une sensation bizarre mais familière. Comme il n'était pas enclin à la nostalgie, il refusa de fouiller dans ses souvenirs et se borna à soupeser l'arme en la passant d'une main à l'autre : aucun souvenir ne pouvait peser davantage. Sans cesser de regarder le pistolet, il demanda au vendeur de le charger pendant que lui-même glissait l'étui de cuir dans son ceinturon.

Une fois dans la rue, Buenaventura se dirigea vers sa voiture avec une agilité dont la peur lui avait fait perdre l'habitude. Il rit sous cape en pensant qu'il était à nouveau lui-même. Il ne lui vint pas à l'idée, car son travail l'obligeait à courir derrière le futur, que redevenir lui-même signifiait être celui d'avant. Tard dans la nuit, au petit matin peut-être, la dureté du métal le réveilla. Il arrangea l'oreiller en quête des rêves qui le fuyaient et il sentit le Mauser contre l'os de son menton. Soulagé par cette présence, il éprouva à nouveau une émotion bizarre mais familière. Bien qu'il ne fût pas porté sur la nostalgie, la somnolence ouvrait des portes que Buenaventura refermait à la nuit tombée pour claquemurer derrière elles la journée écoulée. Il se retourna dans son lit, décidé à échapper à ces réminiscences qui n'auguraient rien de bon car

elles étaient la preuve même de ce que Manuel considérait comme une faiblesse. Mais sa volonté vacillante ne put empêcher l'apparition, dans son demi-sommeil, de sa propre silhouette, tournant le dos, bien des années auparavant, ses yeux d'alors regardant dans ses mains d'alors les cartes de visite à son nom que venait de lui remettre un imprimeur et, à deux doigts d'éprouver la vaine fierté de cette époque, Buenaventura s'évertua à se réveiller complètement. Encore ensommeillé, il s'assit dans le lit, attrapa le pistolet et le pointa dans le noir : "De toute façon, ce frimeur est bel et bien mort", se dit-il malgré lui, en se frottant les yeux de la main gauche pour finir d'estomper son ancienne image.

Par la suite, avec le temps, Buenaventura s'habitua à porter le pistolet à la ceinture pendant la journée et à le sentir contre son menton pendant la nuit. Il s'habitua également à se réveiller vers quatre heures du matin et à pointer son pistolet dans le noir. Pourtant il ne s'habitua jamais, parce qu'il ne l'éprouva pas à nouveau, à cette émotion à la fois étrange et familière. Quant aux réminiscences, il sut les oublier en s'éveillant avant elles.

Il ne put pas non plus s'habituer à dormir loin de sa femme, mais Maribel Asúnsolo épouse Buenaventura ne supportait pas la présence d'une arme à côté d'elle, dans son propre lit : "Décide-toi, Manuel, le pistolet ou moi." Sans répondre, Buenaventura glissa le pistolet sous l'oreiller. Maribel, sans un mot de plus, s'installa dans une chambre contiguë à celle des deux enfants.

Manuel Buenaventura adorait sa femme et lui était fidèle par prudence, mais il n'allait pas pour autant cesser d'être lui-même pour simplement dormir avec elle. Et le pistolet, à sa ceinture le jour, sous l'oreiller la nuit, faisait partie de lui-même. Plus encore : grâce à lui, il était redevenu lui-même.

Que diantre pouvait-elle savoir de la peur qui l'avait tenaillé et avait fait de lui un lâche ? Une panique qu'il lui était impossible de confier à qui que ce soit, surtout si elle était fondée, et encore moins à une femme aussi fragile que la sienne, d'autant plus que pour Maribel la pitié excluait l'amour. Pour conserver l'admiration de son épouse, et celle du reste du monde, Buenaventura s'était résigné à dormir seul dans la chambre à coucher conjugale, peu à peu transformée en salle d'archives. Et en coffre-fort : Manuel la fermait à clef en sortant. Par bonheur, Maribel comprit que les papiers qui étaient gardés là exigeaient un secret absolu si Manuel voulait en tirer de l'argent un jour ou l'autre. Les derniers griefs de l'épouse, l'horreur de la poussière et du désordre qu'elle imaginait dans cette pièce, cédèrent quand Manuel lui susurra que, tant qu'il n'en aurait pas tiré profit, ces papiers étaient dangereux, pour lui et les siens, s'ils tombaient dans d'autres mains. Pas question d'utiliser son bureau au journal, accessible aux dizaines de personnes qui fréquentaient la rédaction du principal quotidien du pays : n'avait-il pas été visité à plusieurs reprises au cours des dernières années, en dépit de la surveillance que le procureur lui-même avait décidé d'imposer quand le journaliste se décida à se plaindre, dans sa rubrique qui était lue par un monde fou, des visiteurs anonymes et nocturnes qui, non contents de voler certains de ses papiers, semaient le désordre dans le reste de ses archives ? Surveillance policière qui conférait à Jesús Solanas Bracho le monopole des visites, comme Manuel put le constater avec le premier piège qu'il tendit en cachant soigneusement les papiers accusant de trafic de drogue un banquier arrêté peu après sur ordre du procureur, en dépit de l'amitié notoire entre les deux hommes.

Buenaventura continua à cacher dans son bureau des documents qu'il souhaitait faire lire à ce vigilant procureur avant de les publier, en se disant que, s'il y avait corruption, ce ne serait pas de son fait.